

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 48

Artikel: Causerie d'un rhumatisant : le rhumatisme. - Une cure à Lavey. - La contrée. - Les baigneurs. - Les bains de sable
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197853>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger-ve, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Causerie d'un rhumatisant.

Le rhumatisme. — Une cure à Lavey. — La contrée. — Les baigneurs. — Les bains de sable.

Tout à fait par hasard, je me trouvai un jour en compagnie d'un homme aux longs sourcils noirs, au nez en bec d'aigle, à la bouche large et armée de dents à effrayer un maître de pension. Cet ensemble était entouré d'une barbe remontant en côtelettes jusqu'aux oreilles.

C'était la première fois que je voyais ce personnage, qui se donnait une attitude sérieuse et de grands airs méditatifs. Il n'était ni beau ni sympathique, loin de là. Aussi, restâmes-nous longtemps en présence l'un de l'autre sans échanger une parole.

Tout à coup, une crise de sciatique me fit faire une grimace.

« Etes-vous indisposé ? » demanda mon vis-à-vis.

— Ah ! lui dis-je avec amertume — mais en manière de plaisanterie — il faut avouer que celui qui a imaginé le rhumatisme a fait là une triste invention !

A ces mots, le monsieur sérieux fronça ses longs sourcils, qui s'allongèrent sous les bords de son chapeau haute forme comme les cornes d'un escargot, quand ce mollusque se met en marche.

Interprétant mal mes paroles et croyant que j'avais voulu me livrer à des murmures contre la Providence, il ouvrit de grands yeux, et les fixant sur les miens, il me dit d'un ton sentencieux :

« Dieu a fait le rhumatisme pour punir les méchants ! »

— Ah ! c'est pour cela, répliquai-je, que tant de gens en ont... En êtes-vous peut-être atteint, monsieur ?

Mon interlocuteur, trouvant la plaisanterie peu de son goût, tourna les talons.

Tous les rhumatisants me pardonneront ce moment de mauvaise humeur, tous savent que cette maladie, dans n'importe quelle de ses nombreuses variétés, engendre le noir, la mélancolie, fort souvent le dépit.

Que le rhumatisme soit articulaire, musculaire, sciatique ou gouteux, qu'il se manifeste sous la forme de torticolis ou de lumbago, qu'il se promène malignement par tout le corps, c'est toujours, on peut le dire, un fort vilain locataire.

Et ce qu'il y a de plus décourageant dans cette singulière et douloureuse affection, c'est que, dans la plupart des cas, elle résiste avec opiniâtreté à tous les traitements, sans en excepter un seul, depuis la prescription du meilleur praticien, jusqu'au cataplasme et à la tisane des vieilles femmes.

Entrez un peu dans la chambre d'une personne atteinte de ce mal depuis un temps plus ou moins long : c'est une véritable officine, un musée de flacons de toutes formes et de toutes odeurs. La commode est encombrée de pots à moitié remplis de pommade, de petits cartonnages s'ouvrant en tiroir et contenant de mignons paquets de poudres diverses ; plus loin, à côté d'emplâtres poreux, du « pa-

pier de pauvre, » des mouches de Milan, des vésicatoires et mille autres ingrédients. Les uns ont été avalés au détriment de son estomac, les autres ont servi à badigeonner, à frotter, écorcher son épiderme endolori.

Si après l'emploi de l'un ou de l'autre de ces spécifiques, tous indiqués comme infaillibles, vous vous trouvez un peu mieux, ne soyez pas à ce point déboussaillés de leur en attribuer la cause. Dans la plupart des cas de guérison, on peut être presque certain que la maladie avait fait son temps, qu'elle était à son déclin, qu'elle devait cesser quand même, ou qu'une bonne hygiène, aidée d'exercices physiques et d'une robuste constitution en a eu raison.

Oui, les nombreuses fioles dont vous avez usé, et sur lesquelles on lit en lettres apparentes : *Agitez la bouteille*, sont, neuf fois sur dix, bien innocentes d'un pareil résultat.

Oh ! que nous sommes parfois simples et crédules et que messieurs les pharmaciens doivent en rire de bon cœur ! Aussi, lorsque survient une saison mauvaise, froide, humide, pluvieuse, les entend-on se dire malicieusement entre eux : « Excellent pour les rhumatismes ! Les affaires vont repiquer ! »

Le rhumatisant n'est pas seul à essayer successivement de tous les remèdes qu'on lui conseille, il en est ainsi de tous les malades. Chacun tient à conserver ce misérable corps auquel nous sommes tant attachés.

Dans les *Femmes savantes*, de Molière, quand Philaminte dit à son mari :

Le corps, cette guenille, est-il d'une importance, D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?

Chrysale lui répond :

Oui, mon corps est moi-même et j'en veux prendre Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère. [soin.]

Et tous, les uns comme les autres, jeunes et vieux, riches et pauvres, religieux ou profanes, nous abondonons dans le sens de Chrysale ; tous nous rivalisons d'efforts et de soins méticuleux pour conserver notre guenille.

On ne peut guère parler de malades ou de maladies sans songer aux médecins. — J'aime beaucoup les médecins ; ces messieurs sont en général d'un commerce facile, et leur conversation toujours intéressante. Et puis, ce qu'il y a d'agréable, c'est que tout en causant avec eux de politique, de sciences, de questions sociales ou autres, il y a toujours moyen de faire tomber la causerie sur le bobo dont vous souffrez, et de leur tirer ainsi quelque petite consultation. Ils s'en aperçoivent bien, cela va sans dire, ils nous voient venir, comme on dit, mais ils s'y prêtent de bonne grâce et nous le pardonnent volontiers.

Disons à ce propos que le jeune Bonaparte, qui devint plus tard le grand empereur et le maître du monde, usa de ce même procédé envers le célèbre docteur Tissot, dont la réputation était universelle.

En effet, en 1787, Bonaparte, alors simple officier d'artillerie, lui écrivait d'Ajaccio, en Corse, une longue lettre, fourmillant de fautes

d'orthographe, pour lui demander des conseils au sujet d'un vieil oncle qui souffrait cruellement de la goutte.

Et Bonaparte terminait en priant le savant médecin d'excuser son griffonnage qu'il fallait attribuer à une fièvre tierce, dont il était atteint depuis un mois.

« On voit par là, dit le biographe de Tissot, que le jeune Bonaparte, qui n'avait l'air de demander des conseils au docteur Tissot que pour son oncle seulement, cherchait à lui escamoter une consultation pour sa fièvre tierce. »

Mais, pour en revenir aux affections rhumatismales en général et à la sciatique en particulier, il faut reconnaître qu'on ne peut exiger l'impossible de son médecin. Neuf fois sur dix, il reste impuissant devant ce mal revêche, décourageant, et dont la science n'a pu jusqu'ici avoir raison d'une manière certaine.

Aussi le praticien le plus qualifié est-il souvent fort ennuyé, désappointé devant son malade et réduit à ce petit dialogue :

— Bonjour, comment allez-vous aujourd'hui ?

— Aie !... brrrou !... ça ne va pas, docteur, point de changement, pas la plus petite amélioration.

— Faut pas vous décourager, ça va finir ; nous allons contre la bonne saison... Tenez-vous bien au chaud et évitez les courants d'air. Et surtout de la patience, de la volonté. Il faut absolument réagir contre le mal. N'y point penser et faire comme s'il n'existait pas... Et puis du mouvement, croyez-moi, du mouvement !... Au revoir.

— Au revoir, merci, docteur.

Il a raison, le docteur, car on peut agir très efficacement sur la maladie par le fait seul de la patience et de la volonté.

Mais le malade ne l'entend pas toujours de cette oreille. A peine le docteur s'est-il retiré qu'il se retourne péniblement dans son lit en ronchonnant :

« Oui, va seulement, si jamais tu attrapes une sciatique, tu viendras te plaindre à moi !... C'est alors que je te dirai avec bonheur : Faut pas y penser, cher docteur, faut pas y penser ! »

Rien ne caractérise mieux l'inutilité des nombreux remèdes dont nous venons de parler que cette plaisante recette :

Procurez-vous un foulard provenant d'une demoiselle de cinquante ans qui n'ait jamais désiré se marier. Plongez le dit foulard trois fois dans l'étang d'un meunier qui n'ait jamais fait tort à ses clients. Mettez-le sécher dans le boudoir d'une cantatrice qui ne se soit jamais enrôlée. Marquez-le ensuite à l'encre, en vous servant de la plume d'un avocat qui n'ait jamais perdu de procès. Puis, faites appeler un médecin qui n'ait jamais laissé mourir un patient et remettez-lui le foulard ainsi préparé, afin qu'il vous enveloppe la région malade.

(A suivre.)

L. M.

La traite.

M. Savonot attend ce jour-là une traite de quinze cents francs ; il s'aperçoit qu'il lui manque trois cents francs pour la payer.